

—Alors le comte doit lui écrire.

—Cela n'est pas douteux ; mais M. de Verdraine a défendu à son notaire de me faire connaître le lieu où il habite.

Le juge d'instruction resta un moment silencieux, puis il reprit :

—Recevez-vous, de temps à autre, une lettre de Mme de Brogniès.

La comtesse tressaillit.

—Mais jamais, monsieur, jamais ! répondit-elle avec un accent étrange.

—Pourtant, madame la comtesse, avant qu'elle ne quittât Grenoble, Mme de Brogniès passait pour être votre meilleure amie.

Un faux éclair sillonna le regard de la jeune femme.

—Oh ! non amie ! fit-elle avec une expression de dédain et de dégoût.

Rien n'échappait au magistrat, qui, les yeux fixés sur la comtesse, semblait vouloir fouiller jusqu'au fond de sa pensée.

—Comme vous dites cela, madame, reprit-il, ayant l'air étonné ; quoi, Mme de Brogniès n'était pas votre amie ? Est-ce que, au contraire, elle était votre ennemie ? Ce serait difficile à admettre ; car enfin, pourquoi vous en aurait-elle voulu ?

Et comme Paulo restait silencieuse, M. Daubrun continua :

—Vous trouvez peut-être mes questions singulières, madame la comtesse, mais il ne faut pas vous en étonner ; je vous l'ai dit, je cherche la vérité, et pour arriver à la découvrir, j'ai besoin de certains renseignements que peuvent me donner M. le comte de Verdraine et Mme de Brogniès. Voilà pourquoi je vous ai demandé si vous saviez ou était votre mari et si vous receviez des lettres de Mme de Brogniès à qui je voudrais écrire, ce que je ne puis faire puisque j'ignore où elle habite.

—N'a-t-on pas dit qu'elle était retournée à Turin près de sa vieille tante ?

—On a dit cela, en effet, et j'ai pu le croire comme tout le monde. Mais Mme de Brogniès n'est restée que trois semaines à Turin, chez sa tante, et l'on ne sait pas dans cette ville où elle est allée.

Un sourire singulier glissa sur les lèvres de la comtesse.

—Madame, reprit le magistrat, regardant toujours fixement la jeune femme, il faut que je vous parle franchement : Eh bien, il y a quelque chose que vous me cachez, que vous ne voulez pas dire.

—Monsieur ..

—Oh ! ne vous en défendez pas, je le vois dans votre attitude embarrassée, je le lis dans vos yeux. Vous ne pouvez nier que Mme de Brogniès ait été votre amie ?

—Cette femme n'a jamais été mon amie, répliqua Paulo avec vivacité et en fremissant, elle a pu me témoigner une fausse amitié, mais sans parvenir à me tromper ; je me défiais d'elle.

—Pourquoi cette défiance ?

—Un sentiment, un instinct, si vous aimez mieux.

—Alors, cette fausse amitié qu'elle vous témoignait était le manège d'une ennemie ?

—Certainement.

—Pourquoi vous haïssait-elle ? Que lui aviez-vous fait ?

—Je n'ai jamais fait de mal à Mme de Brogniès.

—Mais, alors, quelle raison avait-elle d'être votre ennemie ? Elle aimait M. le comte de Verdraine, m'a-t-on dit, et avait même espéré qu'il l'épouserait ; elle n'a pu me pardonner d'être devenue à sa place comtesse de Verdraine.

—Ah ! voilà une explication ! Maintenant, madame la comtesse, je n'hésite plus à vous dire que je ne vous ai pas fait venir ici pour m'aider à découvrir le complice de l'Italien Castori, je le connaissais.

—Vous le connaissiez ?

—Oui, madame.

—Ainsi, comme vous le disiez tout à l'heure, ce misérable Italien n'a été qu'un instrument ?

—Que l'on a payé pour noyer votre enfant, votre petite

filie ; c'est avec intention que je ne dis pas pour noyer l'un de vos enfants, car la victime désignée était la petite Isabelle ?

—Est-il possible ! s'écria Paulo, en regardant le juge d'instruction avec effarement.

Puis, entre deux sanglots.

—Mais pourquoi a-t-on tué ma fille plutôt que son frère ?

—Je l'ignore, madame ; j'ai interrogé l'Italien à ce sujet et il n'a pu me répondre.

La comtesse pressa entre ses mains fiévreuses son front brûlant et murmura :

—Oh ! Il me semble que je fais un rêve, que tout cela est un épouvantable cauchemar !

Mais, monsieur Daubrun, reprit-elle, vous ne me dites pas qui est le complice de ce féroce Italien ?

—Ce complice, madame, qui a été l'instigateur du crime, a payé pour le commettre, ce n'est pas un homme, mais une femme.

—Une femme, une femme ! oh !

—Vous ne devinez pas ?

—J'ai peur, monsieur, oui, j'ai peur de deviner, répondit Paulo toute frissonnante.

—En ce cas, madame la comtesse, je ne vais pas vous causer une grande surprise en nommant Mme de Brogniès.

La jeune femme se dressa d'un seul mouvement, blanche comme un suaire et les yeux chargés d'éclairs.

—Elle, c'est elle ! la misérable ! Ah ! l'infâme ! exclama-t-elle d'une voix rauque. Quel monstre, mon Dieu, quel monstre que cette femme !

—Monsieur le juge d'instruction, continua-t-elle d'une voix haletante, je n'ai plus le droit de vous cacher ce que je m'étais juré de garder enfermé en moi ; d'ailleurs, le voudrais-je que je ne le pourrais plus.

Sachez le donc, monsieur : le comte de Verdraine a abandonné sa femme et ses enfants pour Mme de Brogniès ; cette créature infâme aime son mari !

—Je m'en doutais, madame.

—Ah ! vous vous en doutiez ; eh bien ! ayez-en la certitude complète.

—Ah ! je comprends, maintenant, je comprends !

Monsieur, vous vous êtes demandé pourquoi Mme de Brogniès avait fait tuer ma fille, vous avez cherché le mobile de ce crime horrible et vous n'avez pas trouvé... Eh bien, ce que vous voulez savoir, je vais vous l'apprendre : la belle Piémontaise, cette espèce de monstre que l'enfer a dû vomir un jour, a tué ma fille afin d'entraîner le comte de Verdraine à sa perte, Isabelle, ma pauvre petite, était un obstacle dressé devant elle, et il fallait qu'elle le brisât, cet obstacle, pour que le comte devint son amant !

—Madame, que dites-vous ?

—La vérité ! C'est étrange, inouï, stupéfiant, effroyable, c'est tout ce que vous voulez ; mais c'est cela est, monsieur, cela est !... Voilà le mobile du crime, ne le cherchez pas ailleurs. Le comte adorait sa fille, et, c'est douloureux à dire pour une mère, il n'aimait pas ses autres enfants ; il ne voyait que sa fille, ne pensait qu'à sa fille, Isabelle était tout pour lui ; c'est elle qui le retenait, qui l'attachait à ses fils et à moi... Je vous le dis, monsieur, si, avec une scélératesse sans nom on ne lui avait pas tué sa fille, le comte aurait eu la force de résister à tous les entraînements, et moi, avec l'aide de mes enfants, j'aurais pu éviter à la maison de Verdraine le désastre dont elle est menacée.

—Vos paroles me glaçent de terreur, dit le magistrat.

—Oh ! je n'invente pas, monsieur, ce n'est pas une imagination troublée qui dicte mes paroles. D'ailleurs, ce que M. de Verdraine m'a dit à moi-même, je vais vous le répéter, écoutez, monsieur.

Je venais d'apprendre qu'il aimait Mme de Brogniès ; je lui reprochai sa trahison et essayai de faire appel à ses sentiments de père. Il me répondit :

—“ Je ne vous aime plus ; cependant, si ma fille eût vécu, je ne me serais jamais éloigné de vous, Isabelle et moi le lieu qui me retenait au foyer de la famille, qui m'attachait à vous.